# IV

# STRATÉGIE ET TACTIQUE DANS LES LIVRES V ET VI DU *DE BELLO GALLICO*

par Yann LE BOHEC
Professeur à l'Université de Lyon III

SOMMAIRE. — *Dans les livres V et VI du* De bello gallico, ***César*** *montre une partie de ses talents de tacticien et de stratège. Dans le domaine de la* ***tactique****, il sait mener une* ***bataille****, un* ***siège****, une opération contre la* ***guérilla****, organiser le* ***renseignement****, la* ***logistique*** *et l'****ordre de marche****. De plus, il a élaboré une* ***stratégie****, rudimentaire par rapport à celle qui existe de nos jours, mais réelle. Ces talents multiples s'expliquent par les qualités propres au personnage, un génie, mais aussi par l'****éducation*** *qu'il avait reçue, et qu'il partageait avec tous les nobles de son temps.*

EPITOME. — *When reading the Books V and VI of the* De bello gallico, *one can see that Caesar was, for military matters, a genius: he knew everything about the art of the battle, of besieging a town, and of fighting against guerilleros. He had a good intelligence branch, and had elaborated everything that was usefull for logistics. As for strategy, he was less modern, as all Romans. Those qualities had an explanation: Caesar had received the education of a noble.*

S'ils présentent un grand intérêt du point de vue de la langue, les livres V et VI de *La Guerre des Gaules* ne possèdent pas d'unité en ce qui concerne l'histoire militaire [1], comme on le verra plus loin. Ils n'en sont pas moins un bon prétexte pour approfondir deux disciplines jadis négligées par les historiens, et qui les intéressent de plus en plus, la stratégie et la tactique. Ce mépris a une explication: les chercheurs ont longtemps préféré les enquêtes sur l'économie et sur la société, au détriment de tout autre aspect de la réalité historique. Mais ils ont fini par se rendre compte qu'ils avaient tort [2]. L'étude engagée ici se fonde sur les exploits d'un chef de guerre exceptionnel, César; elle n'intéresse donc que la fin de la période républicaine.

Pour ne pas ouvrir un débat trop théorique, nous proposerons tout de suite deux définitions simples des termes en question, tout en sachant bien qu'ils ont donné matière à de longues discussions, et que le dossier est loin d'être clos.

1. Cet article, qui reprend une conférence prononcée devant la Société des études latines le 10 février 2001, a été rédigé à la demande de Madame Michèle Ducos, que je remercie pour son aimable invitation. Il prend appui sur les recherches effectuées pour rédiger mon livre *César, chef de guerre*, 2001 (Paris-Monaco), 511 p. À la demande de ma collègue, Madame Marie-Dominique Joffre, j'ai remis à la revue *Vita latina* un article de même titre que celui-ci, mais plus court et plus pédagogique.

2. En témoignent la vitalité de diverses institutions comme le Centre d'Études d'histoire de la Défense et le succès des publications consacrées à l'histoire militaire.

La stratégie est l'art de gagner une guerre [3]. Elle a été beaucoup étudiée, à propos de la vie de César [4], parce que de nombreux auteurs ont succombé à la tentation, et ont pris plaisir à se demander ce qu'ils auraient fait à la place du proconsul dans telle ou telle circonstance. En outre, la problématique a été relancée récemment par la synthèse d'E. LUTTWAK, un ouvrage controversé pour des raisons diverses, les unes scientifiques (absence de recours aux sources) et les autres non (engagement politique de l'auteur) [5]. Ce débat montre au moins l'intérêt nouveau du monde des savants pour la stratégie.

La tactique est l'art de gagner une bataille. Elle a été beaucoup moins étudiée. César en parle peu, parce que ses contemporains la connaissent bien. Ils savent tous comment se déroule une rencontre en rase campagne. Les modernes en parlent peu, parce qu'ils la connaissent mal. Cette parcimonie de renseignements a raréfié la recherche en ce domaine. Mais la renaissance des études militaires, ici aussi, donne un nouvel intérêt à l'enquête [6].

* * *

Quand on emploie le mot de tactique, il évoque tout de suite, pour le profane, la bataille en rase campagne, alors qu'il désigne de nombreuses réalités. Un général romain partant en guerre avait le choix, en effet, entre quatre types d'actions, et il devait effectuer des tâches multiples. Quoi qu'il en soit, c'est bien la bataille en rase campagne qui représente et symbolise le mieux la tactique des légionnaires dans l'esprit du public cultivé, qui croit la connaître assez bien.

Un élément essentiel qui explique la tactique, c'est l'armement [7]. Malgré les efforts des archéologues, les armes des anciens posent encore de nombreux problèmes d'identification. Certes, des trouvailles ont été effectuées sur les rares sites de cette période qui sont bien identifiés [8]. Mais elles demandent une bonne interprétation, ce qui est plus difficile qu'on ne saurait l'imaginer. En effet, après une bataille, les Romains reprenaient

3. Y. LE BOHEC, La géostratégie en Méditerranée dans l'Antiquité, dans *Méditerranée, Les constantes géostratégiques*, édit. Groupe des Écoles du Commissariat de la Marine et Fondation méditerranéenne d'études stratégiques (conférence du 26 avril 1996), 1997 (Toulon), p. 31-86.

4. Elle a surtout été étudiée à propos de la guerre des Gaules, et très peu pour la guerre civile; on trouvera beaucoup de références dans H. GESCHE, *Caesar*, 1976 (Darmstadt), XXI-357 p., et en particulier dans la bibliographie, p. 207-325.

5. E. LUTTWAK, *La grande stratégie de l'empire romain*, trad. fr. B. et J. Pagès, 1987 (Paris), 260 p.

6. A. GOLDSWORTHY, *Roman Warfare*, 2000 (Londres), 224 p., en particulier p. 84, 104 et 111. Du même aut., autre ouvr. cité plus loin.

7. M. C. BISHOP et J. C. N. COULSTON, *Roman Military Equipment*, 1993 (Londres), 256 p.; M. FEUGÈRE, *Les armes des Romains*, 1993 (Paris), 287 p.; J.-H. MICHEL, *Studia varia Bruxellensia*, 3, 1994, p. 136; C. NICOLET, *Rome et la conquête du monde méditerranéen*, 1, 1995 (Paris), p. 315-317. Pour une mise à jour permanente, consulter le *Journal of Roman Military Equipment Studies*.

8. S. SIEVER, *Armes celtiques, germaniques et romaines*, dans *L'armée romaine en Gaule*, édit. M. REDDÉ, 1996 (Paris), p. 67-80 (sur Alésia surtout, donc pour l'année 52).

leurs armes et les armes de leurs morts. Seules restaient sur le terrain les armes des vaincus. Mais des Germains et des Gaulois ont combattu de l'un et l'autre côté, tantôt comme ennemis, tantôt comme alliés, et tantôt comme mercenaires de César, ce qui complique l'analyse de ces objets. Enfin, tous essayaient parfois, mais pas toujours, et peut-être même pas souvent, il est vrai, d'imiter les armes de leurs ennemis quand elles leur paraissaient plus efficaces que celles qui leur avaient été léguées par leurs ancêtres. On verra, là-dessus, le document n° 1.

Les Gaulois possédaient, comme tous les guerriers, un armement offensif et un armement défensif[9]. Pour renforcer leur sécurité, ils utilisaient un casque, peut-être avec des protège-joues ou paragnathides, un bouclier long, en tuile, divisé par une arête, la *spina*, et orné d'un *umbo*, une demi-sphère placée au centre. Une cotte de maille recouvrait la poitrine du soldat et le bas de son corps. Mais il n'est pas assuré que tous les Gaulois aient possédé cette panoplie, et certains historiens pensent que seuls les riches avaient des moyens financiers suffisants pour acheter ces trois pièces. Pour frapper, les Celtes disposaient de lances, que les Romains renvoyaient si elles se fichaient en terre, et d'une épée longue et plate, à double tranchant et sans pointe, qui ne leur permettait que de frapper de taille et pas d'estoc. De plus, d'après une étude fondée sur les sciences exactes, ces glaives étaient souvent fabriqués en fer doux, ce qui ne permettait pas de porter beaucoup de coups à l'adversaire.

De même, l'armement des Romains servant sous César n'est pas toujours bien connu des archéologues[10]. Les pièces défensives ressemblaient beaucoup à celles de leurs ennemis. Certes, le casque n'avait sans doute pas de paragnathides. Mais le bouclier s'inspirait probablement de celui des Gaulois, à une petite différence près : le rebord était renforcé par une lame de métal. Et il est difficile de déceler la moindre différence entre les deux types de cottes de mailles. L'armement offensif, en revanche, présentait une grande originalité. Le célèbre javelot ou *pilum* était constitué de deux parties, une longue pointe en métal et un manche en bois relativement court. Une cheville placée entre ces deux éléments cédait sous le choc quand l'arme se fichait en terre ou dans un bouclier, de sorte qu'il était impossible de la renvoyer. Le non moins illustre glaive ou *gladius* permettait de frapper de taille et d'estoc, et possédait une très grande solidité. Enfin, le soldat possédait un poignard qui lui permettait d'égorger l'ennemi blessé, encombrant ou inutile, et de poursuivre son chemin.

9. J.-L. BRUNAUX et P. LAMBOT, *Guerre et armement chez les Gaulois (450-52 av. J.-C.)*, 1987 (Paris), 220 p. ; C. GOUDINEAU, *César et la Gaule*, 1990 (Paris), p. 259-274 ; A. K. GOLDSWORTHY, *The Roman Army at War, 100 BC-AD 200*, 1996 (Oxford), p. 53-60 ; S. SIEVERS, art. cité.

10. M. FEUGÈRE, ouvr. cité ; M. REDDÉ et S. VON SCHNURBEIN, *Fouilles et recherches nouvelles sur les travaux du siège d'Alésia*, dans *C.R.A.I.*, 1993, p. 281-314 ; *L'armée romaine en Gaule*, édit. M. REDDÉ, 1996 (Paris), p. 21-81 ; M. REDDÉ, *Fouilles et recherches nouvelles sur les travaux de César devant Alésia*, dans *B.R.G.K.*, 76, 1995, p. 76-158 et pl. 28-38, et *Cesar ante Alesia*, dans *Las Guerras Cántabras*, 1999 (Santander), p. 119-144, avec bibliographie antérieure ; *Alésia*, édit. M. REDDÉ et S. von SCHNURBEIN, 2001 (Paris), 3 vol.

Mais le déroulement d'une bataille varie aussi en fonction de la tactique qui est propre à l'ennemi. Au cours des années 54 et 53 av. J.-C., qui sont rapportées dans les livres V et VI de *La Guerre des Gaules*, les Romains eurent à affronter des Bretons, des Germains et des Gaulois, surtout, pour ces derniers, des Belges. Nous connaissons mal l'art de la guerre pratiqué par ces peuples barbares, et il n'entre pas dans notre propos de traiter cette question de manière approfondie. En nous limitant à l'essentiel, nous dirons que les Bretons, au combat, utilisaient de la cavalerie et des chars [11]. En outre, ils se servaient des forêts de leur pays comme refuges en cas de difficulté. C'est au fond des massifs boisés qu'ils avaient installé leur habitat, ce qui fit dire à César qu'ils les avaient transformés en *oppida* [12]. Les Germains [13] et les Gaulois, eux, s'ils ignoraient les chars de combat, connaissaient la cavalerie et ont davantage fondé leurs armées sur l'infanterie.

Nous savons par ailleurs que, pour affronter l'ennemi, ils formaient une phalange : les hommes étaient au coude à coude, constituant un mur humain. S'ils ont parfois divisé leurs forces en trois parties, aile gauche, centre et aile droite, comme le faisaient les Romains, il n'est pas sûr qu'ils aient toujours su organiser cette répartition. Il n'est pas prouvé non plus que, dans tous les cas, ils aient eu assez de connaissances dans l'art de la guerre pour prévoir une réserve. En revanche, nécessité oblige, ils regroupaient leurs biens dans un camp placé en arrière de leurs lignes.

Pour sa part, César, à l'instar de tous ses compatriotes, savait disposer son armée suivant un ordre savant. Ce qui caractérisait le dispositif romain, c'était l'espace, la distanciation [14]. Chaque soldat était séparé de son voisin et occupait environ 1,50 mètre, pour pouvoir pratiquer l'escrime sans être gêné. Il était intégré dans un manipule, regroupement de deux centuries, qui constituait une ligne de combat. Trois manipules, répartis sur trois rangs distants les uns des autres — *pili* ou *pilani* en avant, *principes* au milieu et *hastati* à l'arrière —, formaient une cohorte, modèle réduit de la légion, comme le montre le document n° 2. Et la légion également répartissait ses dix cohortes sur trois lignes (trois cohortes en avant, quatre au milieu et trois à l'arrière), quand elle le pouvait : on appelait ce dispositif la *triplex acies*. Quand l'espace était trop vaste, ou quand les hommes manquaient, le général romain les rangeait sur deux lignes, la *duplex acies*, voire sur une seule. La répartition des légions devait permettre de distin-

11. César, *B.G.*, V, 15-16 et 19. S. FRERE, *Britannia. A History of Roman Britain*, 1967 (Londres), XIV-432 p.; C. HAWKES, *Britain and Julius Caesar*, dans *P.B.A.*, 63, 1977, p. 125-192; P. B. ELLIS, *Caesar's Invasion of Britain*, 1978 (Londres), 144 p.; L. KEPPIE, *The Making of the Roman Army*, 1984 (Londres), p. 85-86.

12. César, *B.G.*, V, 21, 3.

13. U. MAIER, *Caesar Feldzüge in Gallien (58-51 v. Chr.)*, 1978 (Bonn), p. 60; C. GOUDINEAU, *Jules César*, 1994 (Paris), p. 404-405. Pour mieux connaître les Germains dans l'Antiquité, on utilisera : *Arminius und die Varusschlacht*, édit. R. WIEGELS et W. WOESLER, 1995 (Paderborn), 434 p., pour une époque ultérieure il est vrai, mais avec l'essentiel de la bibliographie.

14. César, *B.G.*, VI, 8, 5 (Labiénus).

guer une aile gauche, un centre et une aile droite, plus une réserve, en principe placée devant le camp, comme on peut le voir sur le document n° 3.

Cet espace entre les hommes et les unités donnait à l'ensemble de l'armée une grande souplesse. Les obstacles naturels que celle-ci pouvait rencontrer dans sa progression ne la gênaient pas, ou peu, et il lui était possible d'effectuer des conversions sans difficultés quand le déroulement du combat le demandait.

Une des principales caractéristiques de l'armée romaine en ces temps de fin de République, c'est son professionnalisme [15]. Les soldats avaient été préparés par un bon entraînement, dont César ne parle pas tant il va de soi [16]. Ils avaient en outre acquis l'expérience du combat réel dans les années antérieures à 54 av. J.-C. Ils étaient ainsi confortés dans le sentiment qu'ils avaient de leur valeur et montraient un moral très élevé. L'histoire militaire ne peut pas négliger la psychologie. Les officiers pouvaient donc leur demander des preuves de courage dont un novice était incapable.

Quand l'heure du combat approchait, César, comme tous les généraux romains, recherchait le meilleur emplacement possible. Il plaçait donc ses hommes à flanc de colline, en avant des réserves et du camp. Au besoin, comme fit Labiénus en 53, il savait manœuvrer pour mettre ses hommes en position de force et pousser l'ennemi en position de faiblesse [17]. En effet, quand l'armée était placée à mi-pente et qu'elle y restait aussi longtemps que possible, elle gagnait trois avantages : les légionnaires conservaient leur fraîcheur physique ; ils pouvaient prendre de la vitesse, même en ne s'élançant qu'au dernier moment, avant le choc avec l'ennemi ; leurs projectiles venus de haut avaient plus de force quand ils heurtaient corps et cuirasses. Attendre le choc était néanmoins difficile. Avant un engagement, les combattants doivent ressentir de la haine et du mépris pour l'adversaire. Spontanément, ils souhaitent donc que le choc ait lieu le plus vite possible, et ils ont envie de se précipiter sur l'ennemi pour le tuer. Un bon général devait donc tenir ses hommes immobiles, et les légionnaires savaient rester sous les armes sans bouger aussi longtemps que leurs officiers le leur demandaient.

Le choc aboutissait à des scènes d'horreur que César passe pudiquement sous silence, et que les modernes n'imaginent pas le plus souvent, car le récit des historiens en gomme les aspérités.

À partir de leurs positions initiales, fruit de l'ordre de bataille voulu par le meilleur général, les ennemis s'élançaient les uns sur les autres. Les Romains, en principe, couraient donc moins que les Gaulois et étaient plus reposés au moment du choc. Quand la distance le permettait, chacune des

15. E. GABBA, *Esercito e società nella tarda Repubblica romana*, 1973 (Florence), XII-626 p., en particulier *Ricerche sull'esercito professionale romano da Mario ad Augusto*, p. 47-143.

16. G. HORSMANN, *Untersuchungen zur militärischen Ausbildung im republikanischen und kaiserzeitlichen Rom*, 1991 (Boppard), 260 p., en particulier p. 5-56.

17. César, *B.G.*, VI, 8, 2.

deux parties procédait à un jet de javelots. Pour se protéger, les légionnaires avaient inventé « la tortue », formation attestée en 54 av. J.-C. [18] : ceux des premiers rangs alignaient leurs boucliers de façon à former un mur de bois, ceux des rangs suivants les plaçaient au-dessus d'eux pour former un toit. Néanmoins, les premiers morts et les premiers blessés tombaient. Les survivants ramassaient les lances qui avaient manqué leur but et s'étaient fichées en terre ; ils les renvoyaient à l'expéditeur. Seuls les *pila*, grâce à la cheville placée en leur milieu, n'étaient pas réutilisables, autre avantage pour les hommes de César. Le légionnaire gardait parfois un dernier *pilum* qu'il portait sous le bras, pour en faire une arme de main, qu'il essayait de planter dans le corps d'un ennemi. Venait enfin, inéluctablement, le corps à corps. La bataille se transformait en une série de duels. L'*umbo* et le rebord renforcé de métal du bouclier pouvaient d'abord servir pour frapper l'ennemi le plus proche, pour l'assommer ou l'étourdir. Le *gladius* intervenait enfin, et le légionnaire cherchait à frapper aux endroits non protégés : il essayait de couper la gorge de son adversaire, de lui arracher un bras ou de lui ouvrir le ventre de façon à laisser les entrailles s'échapper. Le combat singulier de deux héros, comme dans l'*Iliade*, est parfois attesté ; en 54, deux centurions en donnèrent l'exemple à leurs hommes [19]. Les blessés étaient achevés, quand il le fallait, avec le poignard que gardait au côté chaque soldat.

Le combat individuel se doublait d'un combat collectif, de manœuvres. Il fallait donc que les soldats aient un solide entraînement. Tout en respectant le dispositif initial décrit plus haut, César, le plus souvent, renforçait son aile droite, en y plaçant les meilleures unités, comme avait fait Alexandre le Grand [20], ce qui lui donnait plus de force sans que l'ennemi ait l'attention attirée par des effectifs plus nombreux : c'était le choix de la qualité plus que de la quantité. Ensuite, il cherchait toujours à isoler une aile ennemie de son centre, pour la détruire plus facilement ensuite. Trois possibilités s'offraient alors à lui. Soit, pratique la plus répandue, il cherchait à faire reculer l'aile gauche ennemie par un choc frontal [21], comme on le voit sur le document n° 4. Soit il essayait de l'isoler en glissant des hommes entre elle et son centre (document n° 5). Soit il essayait, en poussant ses hommes par l'extérieur, de l'envelopper (document n° 6). Naturellement, les ennemis pouvaient aussi manœuvrer, encore que les Gaulois aient peu d'entraînement. Dans ce cas, les Romains savaient contre-attaquer. César en donne un exemple pour l'année 54 av. J.-C., mais il s'agit dans ce cas de dégager des fourrageurs attaqués par surprise [22].

18. César, *B.G.*, V, 9, 7.
19. César, *B.G.*, V, 44.
20. A. VON DOMASZEWSKI, Die Phalangen Alexanders und Caesars Legionen, *Sitz. Heidelb. Akad., Ph-hist. Kl.*, 16, 1925-1926 = *Aufsätze zur römischen Heeresgeschichte*, 1972 (Darmstadt), p. 257-340.
21. César, *B.G.*, VI, 40, 4-5.
22. César, *B.G.*, V, 17.

L'effet de la manœuvre pouvait être renforcé par le recours à un stratagème[23]. Certaines de ces astuces étaient fréquemment utilisées, mais réussissaient souvent. Ainsi, en 54 av. J.-C., le général romain fait croire qu'il a peur d'affronter l'ennemi, ce qui pousse ce dernier à des actes imprudents[24]. Le stratagème est conçu par les anciens de manière très ambiguë. Utilisé par un Romain, il prouve son intelligence. Frontin, l'auteur célèbre du traité sur les aqueducs de Rome, est aussi l'auteur d'un recueil où il a rassemblé des exemples d'astuces qui ont permis à de grands généraux de l'emporter, et qu'il propose ainsi à leurs successeurs. Au contraire, conçu par un barbare, le stratagème est la preuve de son goût pervers pour la trahison.

Quand la manœuvre a réussi, dès qu'une de leurs ailes est isolée, les ennemis savent que la partie est perdue. Les uns se rendent, les autres cherchent leur salut dans la fuite. En ce qui concerne les premiers, les fantassins de la légion les égorgent ou les prennent comme prisonniers, c'est-à-dire comme esclaves, et ils attendent la fin du combat pour les revendre aux marchands qui suivent l'armée. Dans le même temps, la cavalerie engage la poursuite, mais avec prudence; il n'est pas sans exemple — et c'est même un stratagème des plus banals— qu'une troupe feigne la fuite pour se reprendre et revenir au combat avec plus d'assurance et de succès que précédemment. Le succès final est assuré quand le camp ennemi est pris[25].

* * *

La tactique, c'est donc d'abord la bataille en rase campagne. Pourtant, contrairement à ce qu'écrivent certains auteurs, ce que les Romains préfèrent, c'est le siège. Il économise le sang des citoyens, et la tradition a appris aux légionnaires à construire des machines et à faire des travaux étonnants. Caton l'Ancien disait jadis que la victoire vient plus sûrement de la pioche que du glaive. Les archéologues sont divisés sur l'origine de la poliorcétique. M. REDDÉ, le récent fouilleur d'Alésia, a remarqué qu'on trouve déjà les constructions d'Alésia cent ans plus tôt dans les Espagnes, à Numance[26]. Si les emprunts aux rois hellénistiques et à leurs généraux sont indéniables, il ne faudrait pas négliger la castramétation romaine pour expliquer le développement de cette discipline.

Les légionnaires savaient tous construire ce que j'ai appelé « la fortification élémentaire », un abri efficace en toutes circonstances: ils creusaient un fossé (*fossa*), puis édifiaient en arrière avec la terre retirée du sol

23. E. L. WHEELER, *Stratagem and the Vocabulary of Military Trickery*, *Mn.*, Suppl., 108, 1988 (Leyde), XVII-124 p. Deux auteurs anciens ont élaboré des recueils de stratagèmes qui font une bonne place à César: Frontin et Polyen.

24. César, *B.G.*, V, 50, 7, et 51, 5.

25. César, *B.G.*, V, 40, 5.

26. M. REDDÉ et S. VON SCHNURBEIN, art. cité, *C.R.A.I.*, 1993, p. 281-314.

un bourrelet (*agger*) sur lequel ils édifiaient une palissade (*uallum*) [27]. Cette barrière leur fournissait une protection éventuellement sur le champ de bataille, et plus encore lorsqu'ils étaient assiégés ou lorsqu'ils mettaient le siège devant une agglomération ennemie. Ils pouvaient en effet encercler la ville à prendre par une immense défense linéaire, renforcée par des tours et percée par des portes [28], et ils savaient édifier des camps pour la durée du siège [29], analogues à ceux qu'ils construisaient le soir en pays ennemi [30]. En outre, ils fabriquaient des machines simples mais efficaces. Une carapace de bois montée sur roues et couverte de bois, de peaux, de fer, permettait aux soldats d'avancer près du rempart ennemi.

Curieusement, durant les deux années 54 et 53, les Romains se sont trouvés en position d'assiégés plus que d'assiégeants. Dans la même année 54, deux armées ont été encerclées. Mais alors que Sabinus et Cotta [31] ont péri avec le gros de leurs forces, Cicéron a pu s'en sortir [32]. Il avait su appliquer les trois règles fondamentales à respecter dans ce cas. Il fallait d'abord renforcer les protections existantes, car une armée s'abritait toujours, même pour une nuit. C'est ainsi qu'en 53 encore, Cicéron fit effectuer des travaux pour atténuer le danger que représentait la menace ennemie [33]. Les légionnaires devaient ensuite effectuer une sortie, si elle était possible, par une seule porte ou par deux portes à la fois, comme fit Labiénus en 54 av. J.-C. [34]. Dans ce cas, l'ennemi, pris en tenaille, était mis à mal. Enfin et surtout il fallait attendre des secours, qui prendraient l'ennemi à revers [35]; ne jamais abandonner le camp était une règle impérative. Sabinus et Cotta ont péri pour ne pas l'avoir respectée; Cicéron s'en est sorti avec honneur pour y avoir pensé.

* * *

Si César, comme tous les généraux de Rome, préférait le siège à la bataille en rase campagne, il lui est arrivé, en Gaule et dans la période couverte par les livres V et VI du *De bello Gallico*, de se trouver confronté à une situation fort rare dans l'Antiquité, la guérilla, avec l'obligation pour lui de concevoir des opérations de contre-guérilla. En fait, ce n'est pas, comme on l'a écrit, parce que les Romains avaient peur des Gaulois qu'il

27. Y. LE BOHEC, *L'armée romaine sous le Haut-Empire*, 2e édit., 1998 (Paris), p. 140, 167 et pl. XXVI, 19.

28. M. REDDÉ et S. VON SCHNURBEIN, art. cité, *C.R.A.I.*, 1993, p. 281-314.

29. M. REDDÉ, cité plus haut.

30. P. CAGNIART, Victori receptaculum, uicto perfugium. *Notes à propos des camps de marche de l'armée romaine*, dans *L.E.C.*, 60, 1992, p. 217-234, sans grand intérêt pour notre propos. Voir le traité du pseudo-Hygin, *Des fortifications du camp*, pour une époque ultérieure.

31. César, *B.G.*, V, 26.

32. César, *B.G.*, V, 38-48.

33. César, *B.G.*, VI, 37-38.

34. César, *B.G.*, V, 58, 4.

35. César, *B.G.*, V, 48.

n'y a pas eu de grandes batailles dans cette période ; c'est au contraire parce que les Gaulois avaient compris qu'ils ne pouvaient pas l'emporter sur les légionnaires en plaine qu'ils ont conçu un autre type de conflit, l'*alia ratio* dont parle César[36].

Désespérant de la victoire, les Belges, et en particulier les Éburons, entreprirent d'attaquer les Romains isolés, les courriers, les fourrageurs, les petits groupes d'hommes envoyés pour des missions ponctuelles. Ils se cachaient dans les forêts, attaquaient par surprise, souvent sur les arrières, puis ils s'enfuyaient pour retrouver le couvert des arbres. Si cette façon de faire la guerre a connu quelques succès dans les guerres coloniales du XX^e^ siècle, elle échoua pendant la guerre des Gaules. En effet, César était tout à fait indifférent à ce que l'on appelle de nos jours « les droits de l'homme » et les Éburons ne pouvaient compter sur aucun « sanctuaire » pour y recouvrer des forces et y trouver un appui logistique. César demanda d'abord à ses hommes de réagir avec rapidité, de ne pas laisser aux ennemis le temps de se mettre à l'abri. Puis, et surtout, il entreprit une guerre d'extermination et de saccage. Il fit ravager le pays[37], fit détruire les habitations, incendier les champs, les greniers et tuer tout ce qui vivait, le bétail, les hommes, les femmes et les enfants[38].

* * *

Enfin, après la bataille, le siège et la guérilla, un quatrième type d'action militaire est attesté dans les passages étudiés de *La guerre des Gaules*. De même que le siège séduisait les Romains parce qu'il limitait les pertes humaines, certaines manœuvres leur permettaient d'éviter la bataille tout en l'emportant. Ils pratiquaient déjà ce que les militaires actuels appellent « la gesticulation » : en montrant leur force, par des mouvements qui les faisaient tourner autour du pays ennemi sans y entrer, ils donnaient à leurs adversaires le temps de réfléchir et de comprendre qu'un conflit serait désastreux pour eux. C'est ainsi qu'une campagne chez les Trévires entraîna leur capitulation sans effusion de sang[39].

* * *

Qu'il ait à diriger une bataille, dresser un siège, faire de la « gesticulation » ou organiser une contre-guérilla, le général romain doit aussi et surtout effectuer de nombreuses tâches qui préparent, accompagnent ou suivent le conflit proprement dit. Cette partie cachée de la guerre a été très

36. L. Loreto, *Quaderni Linguistici e Filologici*, 5, 1990 [1993], p. 331.
37. César, *B.G.*, VI, 3 et 6.
38. César, *B.G.*, VI, 34, 4-9 ; 35, 1 ; 43, 1 ; 44, 1.
39. César, *B.G.*, V, 3-4.

négligée par les historiens, et pourtant, sans la connaissance de ces humbles actions, les succès de Rome seraient incompréhensibles.

Quand la guerre était devenue inévitable, il fallait la préparer et ne pas s'engager au hasard. Envoyer une armée chez l'ennemi sans précautions constituait une lourde faute, payée au prix fort par Varus en 9 ap. J.-C. César n'a pas commis ce genre d'erreur, loin de là. La recherche du renseignement, à son époque déjà, était très bien organisée, contrairement à ce qui a été parfois écrit, et le livre VI de *La Guerre des Gaules* en fournit une excellente illustration [40].

César demande deux sortes d'informations sur l'ennemi. D'abord, il veut connaître les forces de l'adversaire. C'est ainsi qu'il envoie des Ubiens chez les Suèves en 53 av. J.-C. Ses espions font un rapport, que nous donne César en un paragraphe très important, qui illustre à merveille ce genre d'activité : « Quand les Suèves ont eu des informations sûres au sujet de l'armée romaine, avec toutes leurs troupes et celles de leurs alliés, qu'ils avaient rassemblées, ils se sont retirés très loin vers l'extrémité de leur territoire ; il y a là une forêt immense, qu'on appelle Bacenis ... C'est à l'entrée de cette forêt que les Suèves ont décidé d'attendre les Romains [41]. » César sait donc avec précision où, par qui et dans quel milieu il est attendu.

Mais ce n'est pas tout. César se conduit comme un général très moderne dans son souci de vouloir tout savoir sur l'ennemi. Avant d'engager des opérations, il se renseigne sur la géographie, bien sûr, mais aussi la politique, l'économie, la société, la religion. Le paragraphe sur les Suèves présenté plus haut, mais abrégé, contient des renseignements sur le pays occupé par ce peuple. Par ailleurs, on ne peut pas comprendre les célèbres excursus sur les Germains [42] et les Gaulois [43], si on ne veut pas les expliquer par ce souci de l'information. Sans doute l'emplacement de ce passage, dans le livre VI de *La guerre des Gaules*, s'explique-t-il par le fait que les exploits militaires sont réduits en 53, et que la matière eût manqué sans ces passages. Il n'en reste pas moins que les détails qui sont fournis prouvent que César ne s'est pas contenté de recopier un érudit des siècles passés, par exemple Posidonius d'Apamée comme on l'a écrit ; il a fait prendre des renseignements avant de partir en expédition.

Malgré de nombreuses précautions, il est arrivé que des Romains tombent dans une embuscade [44]. Ce fut là un échec du renseignement.

Si le renseignement, qui assure la sécurité, est désormais considéré comme indispensable, la logistique constitue une autre préoccupation majeure des généraux. Encore pendant la deuxième guerre punique, les légionnaires manquaient souvent de tout, surtout de nourriture, et leurs

40. N. J. E. AUSTIN et N. B. RANKOV, *Exploratio*, 1995 (Londres), 292 p., en particulier p. 95-102 ; A. EZOV, *The « missing dimension » of C. Iulius Caesar*, dans *Historia*, 45, 1, 1996, p. 64-94.

41. César, *B.G.*, VI, 10, 4-5 (trad. L.-A. Constans).

42. César, *B.G.*, VI, 21-24, sur la religion, la société, l'économie, et le goût de ce peuple pour la violence, et 25-28, sur la forêt et la faune de son pays.

43. César, *B.G.*, VI, 11-20.

44. César, *B.G.*, V, 32.

commandants d'armées adressaient lettre sur lettre au Sénat pour obtenir de quoi survivre[45].

En deux siècles, la situation a complètement changé. Contrairement à ce qu'ont écrit certains historiens[46], le ravitaillement, au service des armées de César, était très bien organisé[47]. Aussi longtemps que la troupe était en pays ami, elle devait payer tout ce qu'elle prenait. César a beaucoup utilisé les civils et les marchands, en particulier les Marseillais qui ont tiré de grands profits de la guerre des Gaules comme fournisseurs aux armées[48], ce qui les a entraînés dans la clientèle de César et qui, d'ailleurs, causa leur perte par la suite, puisque, dans la guerre civile, ils n'ont pas su lui rester fidèles[49]. D'autres civils assuraient le train, le transport des vivres. Les provisions et toutes les fournitures nécessaires à la guerre étaient entassées dans des dépôts répartis en Gaule, en fonction du degré de sécurité de la région et de sa proximité, de sa situation par rapport au théâtre des opérations. En pays ennemi, conformément au droit de la guerre antique, le pillage est la règle. Les légionnaires prennent ce qu'ils trouvent chez l'habitant et, au besoin, font eux-mêmes la moisson[50], sous la protection de collègues détachés pour cette mission[51]. Là encore, des civils apportent, au risque de leur vie mais pour leur plus grand profit, ce qu'ils peuvent de vivres. Il semble que, pour assurer sa logistique, César ait accordé beaucoup de confiance au secteur privé.

La troisième grande préoccupation du général romain, toujours avant la bataille, c'était la marche vers le théâtre des opérations, le déplacement en pays ennemi. Il fallait assurer le plus possible la sécurité des hommes. Quand l'armée se déplaçait, des éclaireurs étaient envoyés au-devant. Les soldats entouraient les bagages de façon à les protéger aussi étroitement que possible. Le soir, ils construisaient un camp de marche[52], en utilisant la trilogie *fossa-agger-uallum* dont on a parlé plus haut, et ils le détruisaient au matin, pour éviter qu'il n'assure la protection de quelque armée ennemie. Si les livres V et VI de *La guerre des Gaules* ne donnent pas de description de cet ordre de marche, bien connu par ailleurs il est vrai[53], ils

45. Polybe, I, 17, 18, 40 et 59; Diodore, XXIV, 1. Y. Le Bohec, *Histoire militaire des guerres puniques*, 1996 (Paris-Monaco), p. 60.

46. R. Potier, *Essai sur les effectifs rationnaires de César en Gaule*, dans *I.H.*, 36, 1974, p. 11-19; L. Keppie, *Making of the Roman Army*, 1984, p. 101: « little interest (of Caesar) in logistics »; M. Junkelmann, *Panis militaris*, 1997 (Mayence), non vidi; J. P. Roth, *The logistics of the Roman Army at War (264 BC-AD 235)*, 1998 (Leyde), xxi-400 p.

47. J. Harmand, *Un aspect de la réforme militaire de César, l'alimentation de l'armée*, dans *Actes du 93e Congrès nat. des Sociétés savantes*, 1970 (Paris), p. 23-30; A. Labisch, *Frumentum commeatusque. Die Nahrungsmittelsversorgung der Heere Caesars*, 1975 (Mannheim), 225 p.; L. Loreto, *Pensare la guerra in Cesare*, dans *Quaderni Linguistici e Filologici* (Macerata), 5, 1990 [1993], p. 284-285; J.-H. Michel, *Studia varia Bruxellensia*, 3, 1994, p. 134.

48. J.-J. Hatt, *Le commerce de Marseille pendant la guerre des Gaules*, dans *R.É.Lig.*, 35, 1969, p. 149-151.

49. Y. Le Bohec, *César chef de guerre*, 2001, p. 348-349.

50. César, *B.G.*, VI, 36, 2-3.

51. César, *B.G.*, V, 16, en Bretagne.

52. César, *B.G.*, V, 49, 7.

53. César, *B.G.*, II, 19, 2-3.

rapportent deux types de difficultés rencontrées fréquemment par des armées qui se déplacent.

À deux reprises, en effet, les troupes de César doivent franchir un fleuve. En Bretagne, les éclaireurs trouvent un gué difficile à repérer. Les soldats s'avancent dans l'eau, seules les têtes dépassant, et ils atteignent brusquement l'autre rive, là où on ne les attend pas. La surprise cause un effet de choc qui leur est très favorable[54]. En marche vers la Germanie, César préfère emprunter un pont plutôt qu'utiliser des navires[55]. Au retour de l'expédition, cet ouvrage est détruit, pour que les Germains ne puissent pas l'utiliser[56].

Cette étude des préparatifs se terminera par l'examen d'une occurrence particulière. Le livre V, qui rapporte une expédition en Bretagne, comporte un cas de déplacement d'armée tout à fait exceptionnel ; il s'agit de la traversée d'une mer, qui renouvelle celui qui avait été effectué l'année précédente. Contrairement à la légende, les Romains, comme l'a montré M. REDDÉ[57], avaient réussi à se doter d'une marine exceptionnelle, bien qu'elle n'ait pas alors été permanente. Leurs navires étaient les plus gros, les plus solides et les mieux armés qu'ait connus l'Antiquité. Quand l'expédition eut été décidée, il fallut construire des navires, en complément de ceux qui avaient été fabriqués pour la guerre de 56 contre les Vénètes[58]. César fit choix d'un lieu d'embarquement, Portus Itius[59]. Il dut ensuite organiser un débarquement[60], type d'opération militaire mal connu pour l'Antiquité, et il eut à choisir le port le mieux adapté à son armée ; il y fit construire un camp pour abriter la flotte[61]. Il décrit les difficultés de la traversée, tant à l'aller[62] qu'au retour[63]. La navigation présentait assurément plus de difficultés que de nos jours.

* * *

La tâche de César, en tant que tacticien, paraît donc beaucoup plus complexe qu'on ne pouvait s'y attendre. Il devait prévoir des batailles et des sièges, se sortir de la guérilla, organiser le renseignement, la logistique et l'ordre de marche, et en plus faire traverser la mer à son armée. Quant à la stratégie, tout en refusant de souscrire aux éloges trop enthousiastes[64],

54. César, *B.G.*, V, 18.
55. César, *B.G.*, VI, 9, 3-4.
56. César, *B.G.*, VI, 29.
57. M. REDDÉ, *Mare nostrum*, 1986 (Paris), p. 467 sv et 489. Il remarque cependant que César manque de navires.
58. César, *B.G.*, V, 1 ; 2, 2.
59. César, *B.G.*, V, 2, 3.
60. César, *B.G.*, V, 9.
61. César, *B.G.*, V, 11.
62. César, *B.G.*, V, 8.
63. César, *B.G.*, V, 23.
64. A. VALORI, Le imprese militari di Cesare, *Caio Giulio Cesare*, édit. M. BORDA *et alii*, 1957 (Rome), p. 41-56 ; G. VEITH, Caesar als "Vater der Strategie", *Caesar*, édit. D. RASMUSSEN, 1967

et sans accepter les théories qui veulent nier jusqu'à son existence même pour cette période, nous admettrons qu'elle existait mais avec les caractères du temps, l'Antiquité, et qu'elle se présentait sous un jour relativement rudimentaire par rapport à ce que nous connaissons au XXI^e^ siècle[65]. Cette relative médiocrité de la stratégie par rapport à la tactique n'est pas un mince paradoxe.

Sans nous étendre ici sur les années antérieures, il convient au moins de rappeler les grandes lignes de la période antérieure à celle qui est traitée ici, et de mentionner les hypothèses que nous avons avancées ailleurs[66]. En 58, César cherchait un prétexte pour faire une grande guerre; il provoqua donc les Helvètes puis les Suèves en les agressant, et enfin les Belges, en installant des camps d'hiver près de leur territoire. En 57, il attaqua les Belges, précisément, parce qu'ils représentaient la principale force militaire en Gaule; dans la guerre civile qui suivit, il adopta exactement la même stratégie en s'emparant en priorité de l'Italie. L'année suivante, en 56, il tourna son effort contre les peuples de l'Atlantique et contre le plus puissant d'entre eux, les Vénètes de notre Morbihan. En 55, ayant brisé l'essentiel de la force militaire de ses ennemis, il put entreprendre des expéditions au-delà de la Gaule, en Germanie et en Bretagne. Les événements rapportés par les livres V et VI de *La guerre des Gaules* s'insèrent dans ce contexte de guerres extérieures, qu'ils prolongent simplement; la coupure entre les livres IV et V est donc artificielle pour l'histoire militaire. En 54 (livre V), il retourne en Bretagne et en 53 (livre VI) en Germanie; durant ces deux années, seuls quelques Belges résistent encore à ses entreprises.

Ce qui fait l'originalité de la stratégie du proconsul en 54 et 53, ce sont les motifs, vrais et allégués, de ses entreprises. Pourquoi est-il allé en Bretagne et en Germanie?

Officiellement, il était poussé par des motifs stratégiques, précisément. Sa première expédition de Germanie avait plusieurs buts, faire peur aux Germains en général, punir les Sugambres pour leurs actions hostiles, et soulager les Ubiens, habitants de la région de la moderne Cologne, menacés par leurs voisins et alliés de Rome[67]. Quant à la guerre contre les Bretons, elle aurait été justifiée par l'aide que ce peuple aurait apportée aux Gaulois ennemis de Rome[68]. Là-dessus, César est pris en flagrant délit de mensonge. Il est maintenant avéré que les Gaulois, globalement, étaient incapables de comprendre que César était leur ennemi, parce qu'ils ne formaient pas un peuple, mais une juxtaposition de peuples dont chacun ne

(Darmstadt), p. 372-378; J. F. C. FULLER, *Julius Caesar, Man, soldier and tyrant*, 2^e^ édit., 1991, 336 p., en particulier p. 318-321 (stratégie) et p. 321-324 (tactique).

65. M. RAMBAUD, *Esquisse d'une stratégie de César d'après les livres V, VI et VII du* De B.G., dans *I.L.*, 1957, p. 54-63 et 111-114; L. LORETO, *Quaderni Linguistici e Filologici*, 5, 1990 [1993], p. 272-273 et 300-301.

66. Y. LE BOHEC, *César chef de guerre*, 2001, p. 151-213.

67. César, *B.G.*, IV, 19, 4.

68. César, *B.G.*, IV, 20, 1.

se connaissait pas de pire ennemi que son voisin le plus immédiat. Qu'ont fait, par exemple, les Arvernes de 58 à 53? Rien, parce qu'ils pensaient que la guerre de César ne les concernait pas. Alors, si les Gaulois étaient incapables de s'entendre entre eux, peut-on penser que les Bretons auraient envisagé de les aider? La deuxième expédition de Germanie, selon César, aurait eu des justifications qui ne paraissent guère plus vraisemblables : des Germains auraient aidé les Trévires contre les Romains, et ils auraient été susceptibles d'accueillir Ambiorix, le roi des Éburons, un ennemi acharné de César[69]. Ce dernier, qui ne craint pas de se contredire d'un passage à l'autre, donne ailleurs des motifs différents et guère plus vraisemblables. Il dit que ces expéditions avaient pour but de réprimer la révolte des Gaulois, aussi bien en 54 qu'en 53[70]. Cette dernière explication lui permet cependant de dire qu'il mène une guerre juste, un *bellum iustum*.

Les modernes ne s'y sont d'ailleurs pas laissé prendre. Ils ont préféré avancer des théories économiques. Selon eux, César aurait voulu assurer aux commerçants italiens la possession de marchés ou d'axes économiques majeurs. À titre d'exemple, mentionnons M. RAMBAUD qui, en un endroit, explique que César voulait contrôler la route de l'étain[71] et, dans une autre publication, qu'il voulait contraindre les Nerviens à acheter et à boire du vin[72]. B. CUNLIFFE, pour sa part, met en avant les éternels esclaves, qu'il décrit comme indispensables à l'économie de l'Italie et trop rares dans ce pays[73]. La théorie économique souffre cependant d'une faiblesse majeure, son anachronisme. Si les anciens ne possédaient pas d'école de guerre analogue à notre Saint-Cyr, ils ne possédaient pas davantage d'école de commerce semblable à notre H.E.C. De plus, la création de la « zone du denier » elle-même ne justifiait pas une conquête; les commerçants n'ont pas besoin de soldats pour faire des affaires. Enfin, César ne manifeste jamais le moindre intérêt pour ces considérations. Comme tous les hommes de son temps, et en particulier les nobles, la seule réalité financière qui le motivait, c'était le butin. Or, Cicéron, dans sa correspondance, dit précisément que la Bretagne ne présentait aucun intérêt de ce point de vue : il n'y avait rien à ramener de Bretagne, aucune richesse, pas même des esclaves, car leur île ne donnait naissance à aucun cuisinier, à aucun musicien[74]. Alors dans quelle direction chercher?

Il convient sans doute de prêter des motifs politiques à ces entreprises. César, à l'instar d'Alexandre le Grand[75], qu'il admirait beaucoup, devenait

69. César, *B.G.*, VI, 9, 1-2.

70. César, *B.G.*, V, 56, et VI, 2.

71. M. RAMBAUD, *César*, 1967 (Paris), p. 23 : « L'axe Verceil-Boulogne-Douvres ».

72. M. RAMBAUD, *Guerre des Gaules, guerre du vin?*, dans *Autour de César*, 1987 (Lyon), p. 301-311.

73. B. CUNLIFFE, *La Gaule et ses voisins. Le grand commerce dans l'Antiquité*, 1993 (Paris), p. 90-93.

74. Cicéron, *Correspondance*, CXXXIX, 1, et CXL, 7.

75. Y. LE BOHEC, *Le césarisme de César : mythe et réalité*, dans *Du césarisme antique au césarisme moderne*, 1999 (Aix-en-Provence), p. 13-34.

le guerrier du bout du monde, l'auteur d'exploits extraordinaires. Ensuite, en lançant un pont sur le Rhin, entreprise qu'il dit clairement préférer à une traversée en barques pourtant plus simple, et en franchissant la mer, il devenait le maître des eaux. Le fleuve jouait un grand rôle dans l'imaginaire des anciens, tout comme la mer[76]. Dans *Les Perses* d'Eschyle, Xerxès veut mettre l'Hellespont sous le joug; mais, moins heureux que César, il échoue. La preuve que cette explication politique est la bonne se trouve dans la description que Florus donne du triomphe que César organisa à la suite de ces guerres. En 46, il fit célébrer « un triomphe sur la Gaule. Y figuraient le Rhin, le Rhône et l'Océan captifs »[77]. En outre, et en permanence, César, descendant de Vénus, veut sous-entendre qu'il bénéficie de la protection de la déesse Fortune[78].

Un autre aspect de l'originalité de la stratégie de César en 54-53, après le pourquoi, c'est le comment. En effet, une guerre s'organise à plusieurs niveaux, et pas seulement en ce qui concerne la tactique. Donc, du point de vue de la stratégie, une réflexion préliminaire s'imposa, fondée sur une analyse des forces en présence et des chemins utilisables. Avant d'engager un conflit, un général doit d'abord connaître ses propres forces, ce qui n'est pas toujours facile, contrairement à ce que l'on croit, car il lui faut évaluer par exemple le moral de ses troupes. Il cherche ensuite des informations sur celles de l'ennemi et enfin sur les axes de communication. Les activités de renseignement mentionnées plus haut jouent ici un rôle essentiel. Mais il y a plus. Il est dangereux de partir, surtout pour une expédition à grande distance, sans avoir assuré ses arrières. C'est ce que fait César quand il va en Bretagne; il demande à Labiénus de surveiller la Gaule en son absence[79]. Et un autre bon moyen d'avoir le calme en Gaule, ce fut pour César le recours à la diplomatie, la division des ennemis, qui furent poussés les uns contre les autres, l'enrôlement dans ses armées de Celtes utilisés contre d'autres Celtes. En 54, il utilisa particulièrement des cavaliers gaulois[80]. Enfin, au retour d'une campagne, la répartition des quartiers d'hiver, les *hiberna*, devait être faite avec le plus grand soin. César nous raconte comment il procéda à la fin de 53[81]. L'année précédente, il s'était attardé sur ses tournées d'inspection de ces camps[82].

Comme on sait, le calme trompeur des années 54-53 fut suivi par la grande explosion des Gaulois emmenés par Vercingétorix en 52[83]. Si cette

76. A. GRENIER, *La découverte du Rhin*, dans *M.É.F.R.*, 38, 1920, p. 1 sv.; C. MEHLIS, *Zur Entdeckungsgeschichte des Rheinstroms*, dans *Philologische Wochenschrift*, 1923, p. 885 sv.; divers auteurs, *Le fleuve dans l'Antiquité*, dans *Le fleuve et ses métamorphoses*, édit. F. PIQUET, 1993 (Paris), p. 75-159.

77. Florus, II, 13, 88-89; Appien, *Celt.*, XVIII.

78. César, *B.G.*, V, 58, 6; VI, 42, 1. Le nom propre est trop souvent rendu par un nom commun dans les traductions, ce qui introduit un faux-sens.

79. César, *B.G.*, V, 8, 1.

80. César, *B.G.*, V, 5, 3.

81. César, *B.G.*, VI, 44.

82. César, *B.G.*, V, 2, 2; au retour d'expédition : V, 24.

83. Y. LE BOHEC, *César chef de guerre*, 2001, p. 242-281.

année-là vit le retour des batailles en rase campagne, elle fut surtout marquée par trois grands sièges, ceux d'Avaricum, de Gergovie et d'Alésia. Au lendemain de la reddition du chef arverne, la guerre des Gaules était terminée et le pays conquis. C'est ce qui explique que César cessa d'écrire ses *Commentaires*, dont la rédaction fut poursuivie par un de ses lieutenants, Hirtius. Sur le plan stratégique, l'entreprise était terminée ; sur le plan tactique, elle se poursuivit encore une année. Quelques Gaulois n'avaient pas compris qu'ils étaient vaincus, d'autres cherchaient à profiter du désordre pour retourner à leurs vieux démons, le pillage de leur voisin le plus proche.

* * *

Cette stratégie, fruit d'une réflexion, et cette tactique, très complexe, n'auraient pas pu être mises en œuvre sans une formation adaptée. Pourtant, pendant longtemps, les historiens ont considéré que les officiers des armées de Rome se caractérisaient par une rare médiocrité. Il n'existait pas d'école de guerre comme notre Saint-Cyr, écrivaient-ils, et le service militaire des nobles durait très peu de temps. Une réaction contre cette vision pessimiste vint d'E. BIRLEY [84], qui rallia quelques auteurs à son point de vue. À l'inverse de ses prédécesseurs, il pensait que les officiers romains avaient atteint un très haut niveau de qualité.

De fait, la compétence de ce corps était très étendue, et celle de César, comme on l'a vu, et comme on pourrait mieux le voir encore en étudiant l'ensemble de ses entreprises guerrières, avait atteint un niveau exceptionnel. Sa formation militaire s'explique simplement par l'éducation qu'il avait reçue, une éducation de noble qui comprenait une partie théorique et une partie pratique.

La formation intellectuelle des aristocrates, milieu auquel appartenait César, comme on sait, était fondée sur le commentaire de textes, ainsi que l'a bien expliqué H.-I. MARROU [85]. Avec son père d'abord, avec des maîtres ensuite, le jeune noble faisait toutes sortes de lectures qui servaient de point de départ pour des enseignements et des réflexions souvent très éloignés de l'œuvre. Les historiens grecs et latins, en particulier, donnaient des leçons de stratégie et de tactique, et permettaient de réfléchir sur cette problématique. On a vu plus haut que César suivait l'exemple d'Alexandre le Grand en disposant ses effectifs au combat [86]. Comment expliquer, autrement que par des lectures commentées, cette acquisition d'une solide cul-

84. E. BIRLEY, *The equestrian Officers of the Roman Army*, dans *D.U.J.*, 1949, p. 8-19 = *Roman Britain and the Roman Army*, 1953, p. 133-153 ; Y. LE BOHEC, *L'armée romaine sous le Haut-Empire*, 2e édit., 1998, p. 37-38 ; E. FRÉZOULS, *Le commandement et ses problèmes*, dans *La hiérarchie de l'armée romaine*, édit. Y. Le Bohec, 1995 (Paris), p. 157-166.

85. H.-I. MARROU, *Histoire de l'éducation dans l'Antiquité*, 1965 (Paris), p. 339-430.

86. A. VON DOMASZEWSKI, art. cité plus haut.

ture militaire? Un historien italien, L. LORETO [87], a écrit que César connaissait, parmi les latins, *L'art militaire* de Caton, les *Mémoires* de Sylla et ceux de Lutatius Catulus; et, parmi les grecs, il avait fréquenté *Le commandant de cavalerie* de Xénophon et des poliorcètes divers et nombreux (sur ce dernier point, il est rejoint par M. REDDÉ) [88]. Et cette liste n'est évidemment pas exhaustive.

L'éducation romaine traditionnelle donnait aussi une formation pratique. Elle comprenait d'abord, dès le plus jeune âge, la pratique du sport. César avait appris l'escrime, la natation et l'équitation, toutes disciplines indispensables pour la guerre. Avant les magistratures, un jeune noble exerçait de nombreuses fonctions qui contribuaient à lui donner la compétence nécessaire. D'une manière générale, comme tous les adolescents, il avait accompagné un magistrat en mission, il avait fait partie de la *cohors amicorum* de ce personnage. Dans le cas de César, nous savons qu'il était entré dans le *consilium* du préteur d'Asie en 81 av. J.-C.: il assistait à toutes les réunions, écoutant sans parler ou presque sans parler.

En ce qui concerne l'art de la guerre plus précisément, les « stages » n'ont pas manqué à César, et il a pu se former à tous les aspects de cette discipline. 1° Il avait appris le commandement sur mer en ramenant des navires qu'il était allé chercher auprès du roi Nicomède, épisode qui lui valut la réputation qu'on sait. 2° Il avait appris la poliorcétique au siège de Mitylène, et en plus le combat au corps à corps, avec sa part de courage physique, puisqu'il avait reçu en récompense une couronne civique, preuve qu'il avait sauvé la vie d'un citoyen romain. 3° Il avait appris les opérations combinées terre-mer en accompagnant le gouverneur de Cilicie dans sa lutte contre les pirates, sans doute en 78. 4° Il avait appris les opérations mixtes police-armée dans la péninsule ibérique en 61-60, contre les Callaeciens. Dans cette entreprise, il avait montré assez de talent pour que ses hommes l'acclament comme *imperator*, « général victorieux ». 5° Il avait enfin appris la microstratégie en 74, quand, le roi Mithiridate ayant entrepris une grande guerre contre Rome, il avait spontanément mis en défense une partie de la province d'Asie.

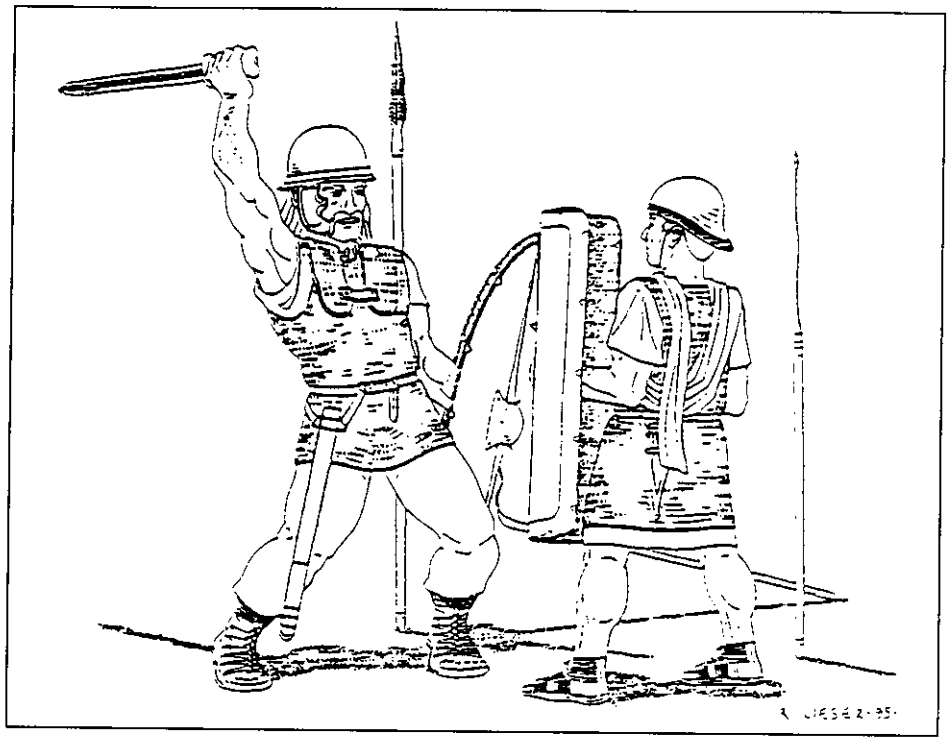
* * *

À la fin de la République, Rome avait élaboré une stratégie, mais cette dernière était à la fois plus rudimentaire et moins connue qu'on ne l'a écrit.

La tactique, elle, à cette époque était devenue beaucoup plus complexe que ne le disent les historiens. Elle ne se réduisait pas à la bataille en rase campagne, mais elle concernait également l'art du siège, extrêmement complexe, la contre-guérilla, et surtout les nombreux préparatifs qui précédaient, qui accompagnaient et qui suivaient le départ en campagne.

87. L. LORETO, art. cité, *Quaderni Linguistici e Filologici*, 5, 1990, p. 242-243.
88. M. REDDÉ et S. VON SCHNURBEIN, art. cité, *C.R.A.I.*, 1993, p. 281-314.

Il est difficile, à un moderne, de ne pas partager le point de vue de Pline l'Ancien : César fut un génie, un grand politique, un grand militaire, un grand écrivain. Mais il n'est pas possible d'oublier les centaines de milliers d'hommes qu'il a sacrifiés à son ambition politique. Il n'en resta pas moins qu'il fut un des plus grands capitaines qu'a connus l'histoire de l'humanité.



Document n° 1. — Un Gaulois et un légionnaire.
Dessin de R. Lieser, dans *L'armée romaine en Gaule*, édit. M. Reddé, 1996 (Paris), p. 80.

manipule de pilani

| | |
|---|---|
| centurie de pilani | centurie de pilani |

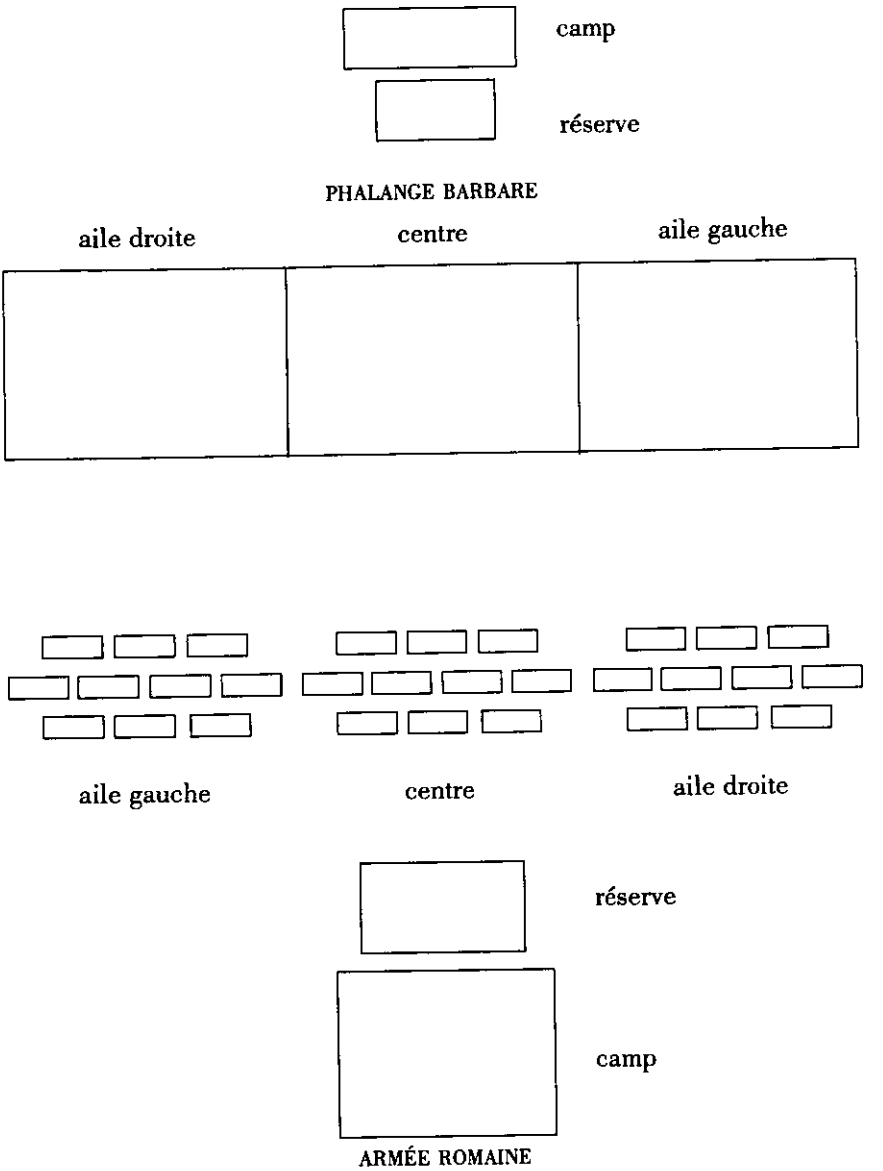
manipule de principes

| | |
|---|---|
| centurie de principes | centurie de principes |

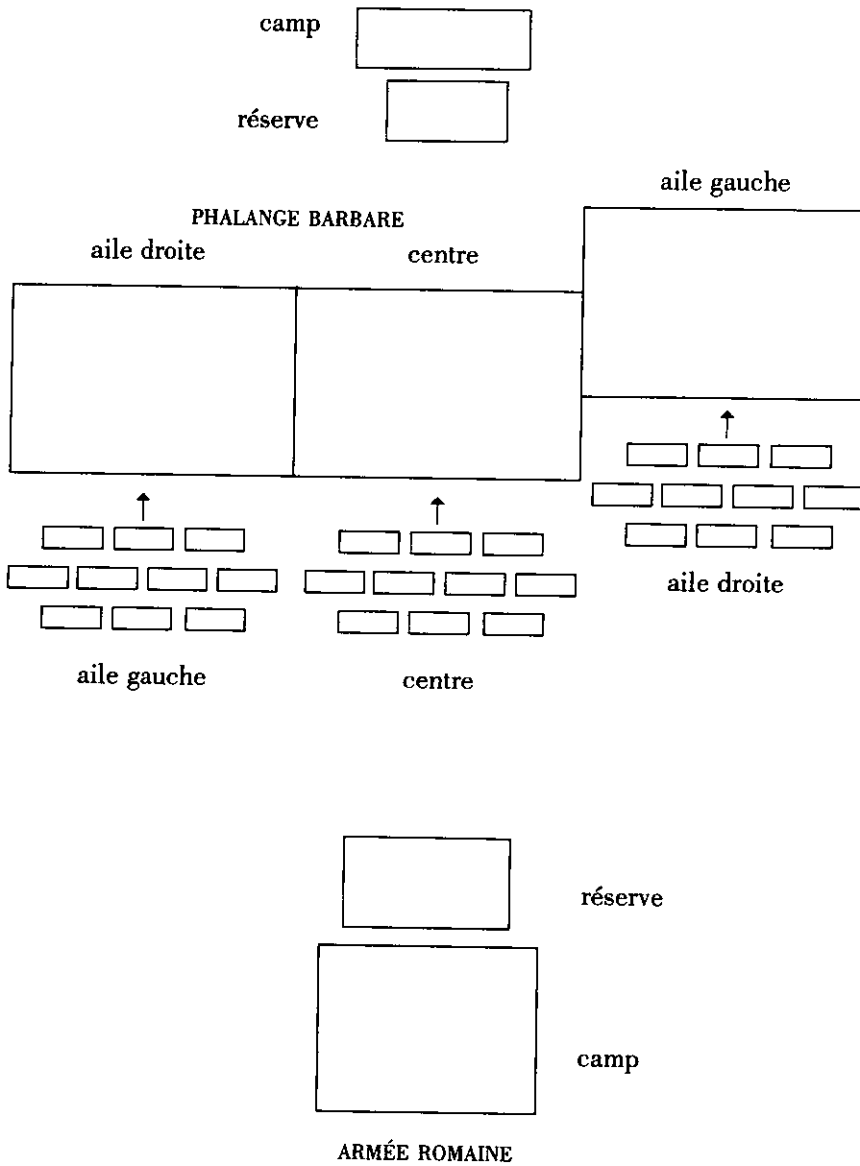
manipule d'hastati

| | |
|---|---|
| centurie d'hastati | centurie d'hastati |

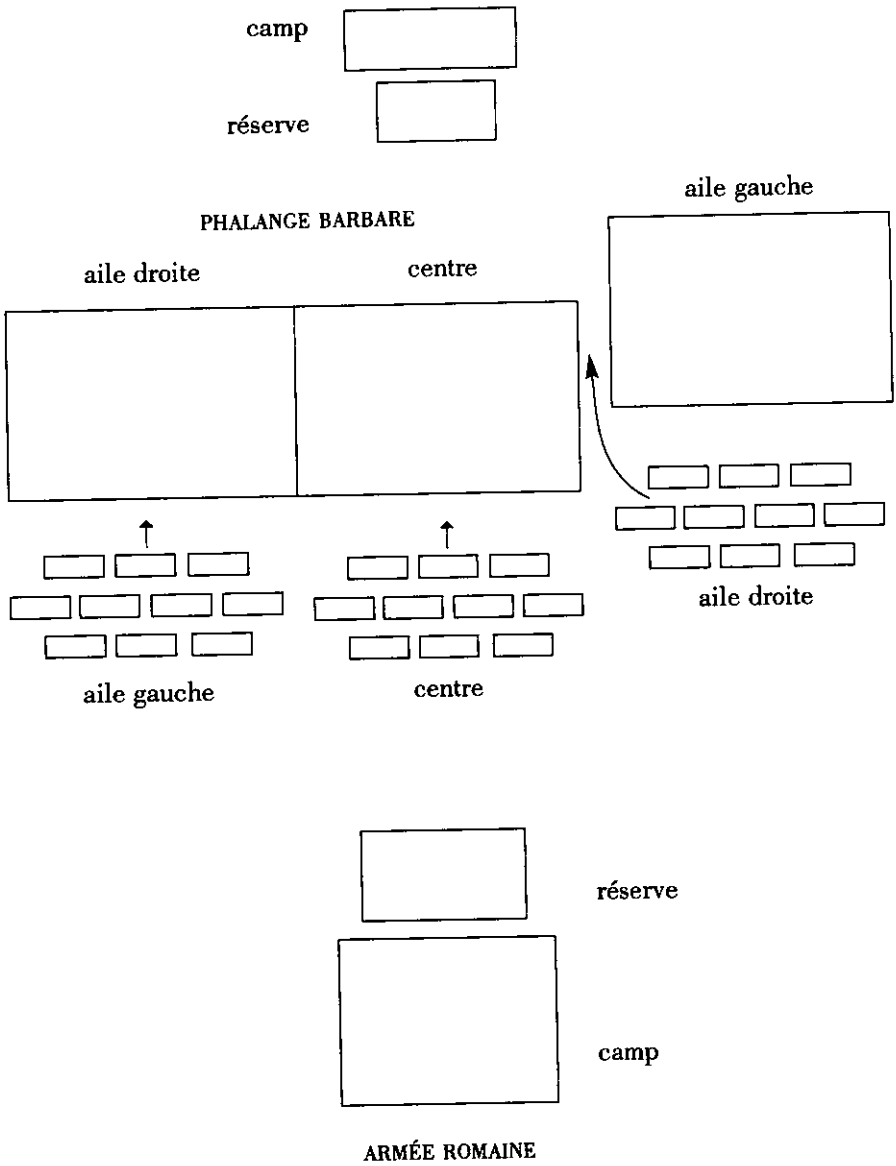
Document n° 2. — La cohorte.
Schéma de l'auteur.



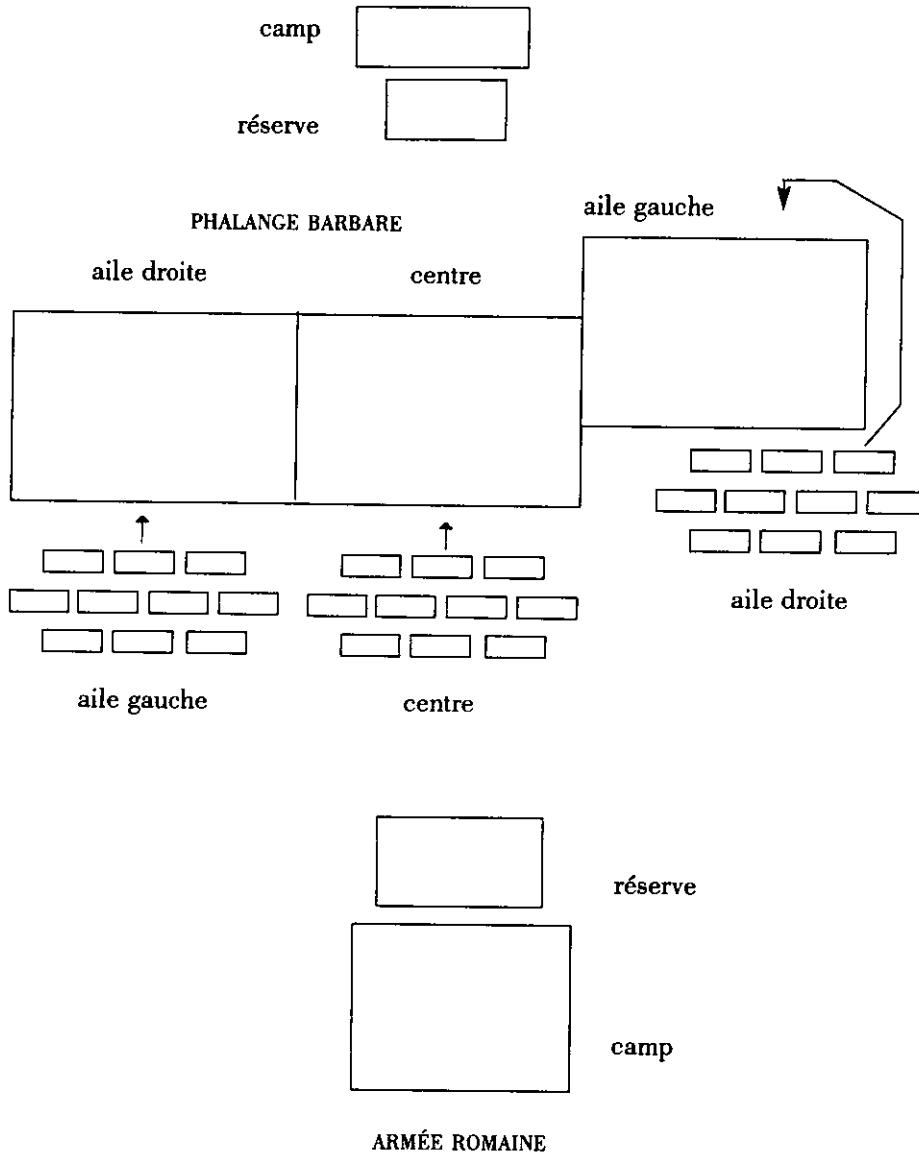

Document nº 3. — La bataille, ordre initial.
Schéma de l'auteur.




Document n° 4. — La bataille, enfoncement frontal d'une aile de l'ennemi. Schéma de l'auteur.




Document n° 5. — La bataille, rupture de l'ordre ennemi.
Schéma de l'auteur.




Document nº 6. — La bataille, enveloppement d'une aile de l'ennemi. Schéma de l'auteur.